

# Solidarités intra-ethniques et relations interethniques Sens et actualité des “sous-groupes” khmou (*tmoi*) au Nord Laos

*Olivier Évrard*

Le peuplement môn-khmer au Nord Laos contraste par son homogénéité avec celui du Sud du pays: à l'exception de quelques petits groupes très localisés (Lamet<sup>1</sup> notamment), toutes les populations môn-khmer de cette région parlent la même langue et revendiquent le même ethnonyme: Khmou<sup>2</sup>. Pourtant, il existe au sein des populations khmou des particularismes culturels correspondant parfois à des zones géographiques assez précises. Ces discontinuités définissent des “sous-groupes” khmou nommés *tmoi*<sup>3</sup>. Largement répandu chez toutes les populations môn-khmer de la

1. Dans cet article nous utilisons une transcription francisée des termes vernaculaires, laquelle ne fait apparaître ni les tons, ni la longueur vocalique, ni les occlusions glottales. Le terme *taï* désigne l'ensemble des groupes qui lui sont linguistiquement affiliés (Lao, Lü, Youan, Siamois, Shan, etc.) et *Thaï* les habitants de la Thaïlande.

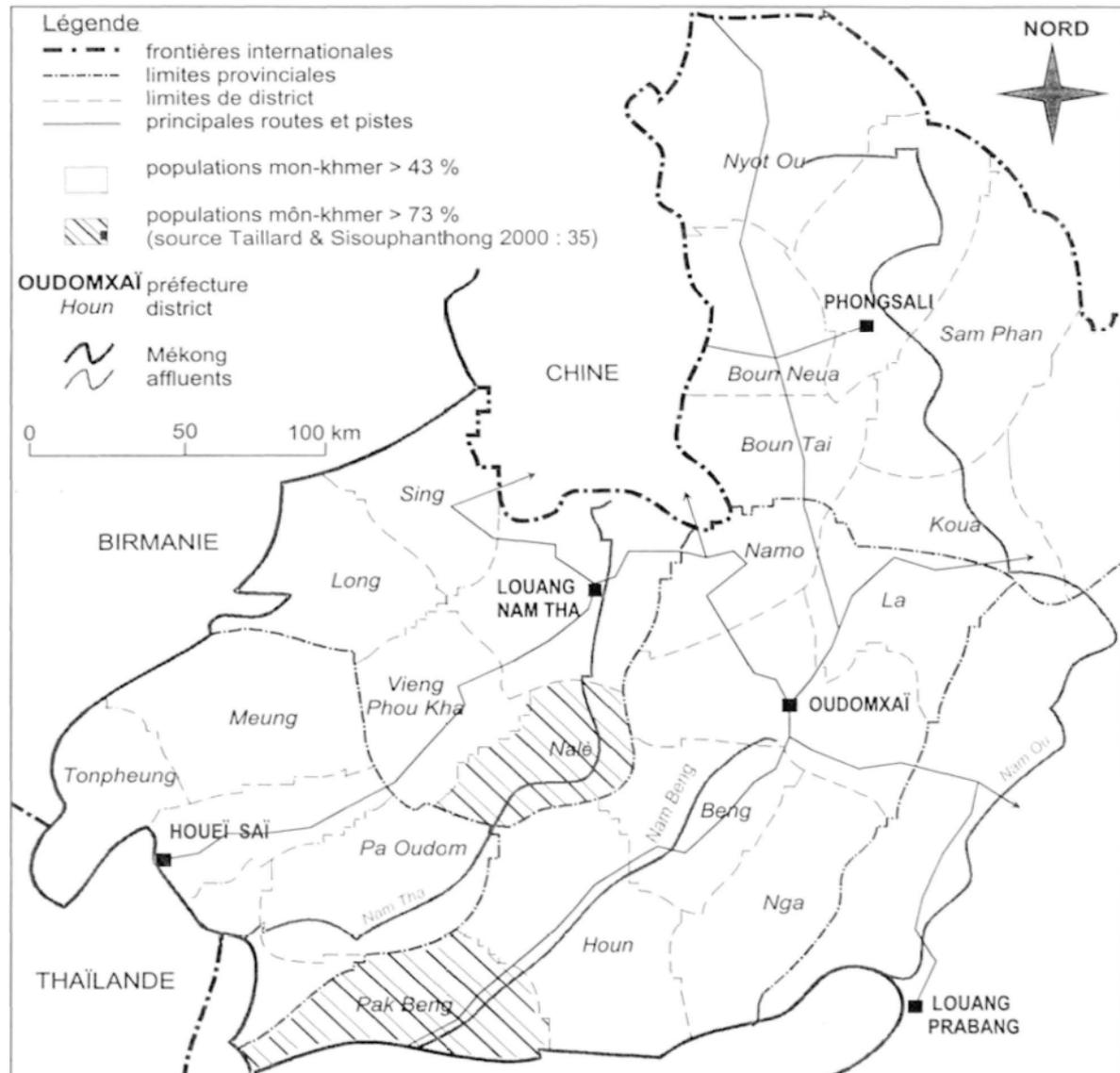
2. Ceci explique que les Khmou constituent aujourd'hui la première minorité du Laos, avec 11% de la population (environ 500 000 personnes en 1995). Leur aire géographique d'implantation est sans commune mesure avec celle des autres groupes môn-khmer du Laos: les Khmou sont présents dans tout le Nord du pays, avec pour limite méridionale la province de Borikhamsaï. Par ailleurs, ils seraient environ 50 000 au Viêt-nam, 2 000 à 3 000 au Yunnan et un peu plus de 10 000 en Thaïlande (Tribal Research Institute, Chiang Mai, 1996). Les dernières décennies ont vu également des Khmou émigrer en France et aux États-Unis.

3. Le terme est mentionné pour la première fois par Willian Smalley (Smalley 1961) à la suite d'une enquête linguistique dans la province de Louang Prabang entre 1951 et 1953.

## Carte 1

### Organisation territoriale

### et présence des populations môn-khmer dans le Nord-Ouest du Laos



péninsule<sup>4</sup>, ce terme désigne dans son sens restreint “l’invité” ou “l’étranger”. Plus généralement, il marque une proximité culturelle (langue, organisation sociale) tout en indiquant un certain degré de distance, notamment une résidence distincte. Dans son sens le plus englobant, *tmoi* est employé comme premier élément d’ethnonymes composés désignant

4. Chez les populations kantou du Sud Laos, le terme *tmoi* désigne les “invités” lors des grands rituels sacrificiels, qui correspondent aussi généralement aux “alliés” au sens large (Yves Goudineau, communication personnelle et Goudineau 2000, 566). Cependant, il n’existe aucune relation entre l’utilisation de ce terme par certaines populations môn-khmer de la péninsule et le terme vietnamien *moi*. Ce dernier est à rapprocher de *mol*, autonome des Muong chez lesquels il signifie “être humain” (Michel Ferlus, communication personnelle).

des populations avec lesquelles est partagé le sentiment d'appartenance à une culture commune mais formant cependant au sein de cette culture des "sous-groupes". Le deuxième terme correspond par exemple soit à un nom de rivière (*tmoï khong* ou *khmou khong* pour ceux habitant près du Mékong, *tmoï ou* ou *khmou ou* pour ceux habitant dans la vallée de la Nam Ou), de région (*tmoï louang prabang* ou *khmou louang prabang*), soit à un nom de populations taï (*tmoï youan* ou *khmou youan*, *tmoï lü* ou *khmou lü*), soit encore à des particularités linguistiques (*tmoï me* et *tmoï khat* d'après le type de particule négative utilisée) ou vestimentaires (*tmoï treal* pour ceux portant des vestes courtes, *tmoï vang* pour ceux portant de longues chemises descendant jusqu'aux mollets), etc. D'autres groupes môn-khmer du Nord Laos, notamment les Lamet et les Samtao, peuvent être inclus dans cette classification: si leur langue n'est pas compréhensible par les Khmou, leur mode de vie et leur organisation sociale sont suffisamment proches des leurs pour qu'ils leur reconnaissent le titre de *tmoï rlmét* ou de *tmoï samtao*, par opposition aux Taï, désignés par le terme *tchè*. Dans ce cas, la notion de *tmoï* s'oppose à *tchè* comme "nous", montagnards austroasiatiques, à "eux", Taï gens des plaines.

Le fait que les *tmoï* puissent constituer des entités territorialisées et qu'il soit donc possible d'en établir une cartographie a suscité un débat entre spécialistes de la culture khmou. Les uns voient dans les *tmoï* les survivances d'une organisation territoriale antérieure à la fondation par les Lao du royaume du Lan Xang. Les autres réfutent cette hypothèse et considèrent au contraire que les *tmoï* constituent seulement un mécanisme local de différenciation basé sur un jeu d'oppositions à dimensions multiples (habitat, dialecte, code vestimentaire) et sans nécessaire valeur territoriale. Je voudrais interroger le sens de cette catégorie d'appartenance pour les Khmou<sup>5</sup> en reprenant les principaux arguments du débat et en les confrontant aux résultats de mes enquêtes de terrain menées depuis 1995 dans la vallée de la Nam Tha, au Nord-Ouest du Laos. Il s'agit de comprendre comment sont apparues, au sein d'une société à organisation segmentaire, des zones de solidarité intra-ethnique, puis de montrer leur actualité en examinant leur rôle durant le conflit d'indépendance et, par la suite, dans la mise en place des politiques de développement rural par le nouveau régime.

---

5. Il s'agit de la seule catégorie spécifiquement khmou désignant une entité supravillageoise. Les autres unités d'appartenance pertinentes en langue khmou sont la maisonnée (*kang*), le village (*koung*), le lignage (*krok*) et le clan (*ta*). Le lignage et le clan constituent des entités localisées, c'est-à-dire pertinentes essentiellement à l'intérieur de la sphère villageoise ou à l'échelle de deux ou trois localités proches.

## “Surnoms”, “sous-groupes”, “régions”? Les tmoï, une catégorie en débat

Confrontés à la multiplicité des ethnonymes locaux et ne parlant pas la langue khmou, les observateurs de la période coloniale ont eu tendance à réifier les tmoï jusqu’à en faire des groupes ethniques distincts occupant chacun un territoire précis. Cette tendance, associée à des reconstructions étymologiquement fausses de l’ethnonyme “khmou<sup>6</sup>”, a contribué à multiplier les groupes ethniques là où l’on se trouvait en présence en fait d’un même ensemble linguistique et culturel. Raquez (1902) distingue ainsi les “Kha Kouène”, “Kha Mou”, “Kha Kmou”, “Kha Hoc”, “Kha Keung”, “Kha Mé” et les “Kha Kassak”. Dodd (1923) présente pour sa part les “Kamu”, “Ka Kwen”, “Ka Hawk” et les “Ka Kat” comme quatre groupes ethniques bien distincts (Proschan 1997). Lefèvre-Pontalis (1902) n’évite pas non plus ces erreurs (“Kha Younes”, “Kha Mouk”, “Kha Laos”, “Kha Khouen”) mais il remarque cependant à propos des “Kha Khouen” qu’ils constituent non pas un groupe à part entière mais simplement une branche au sein de l’ensemble “Kha Mouk” [khmou]. Cette tendance à la surdifférenciation s’est cependant avérée utile pour les recherches ultérieures. Celles-ci auraient été plus difficiles si les auteurs de la période coloniale avaient regroupé tous les groupes môn-khmer sous la même étiquette *kha* et n’avaient prêté aucune attention à la pluralité des ethnonymes (Proschan 1997).

Les travaux menés par les linguistes ont permis par la suite de montrer que tous les ethnonymes recensés étaient à rattacher, à quelques exceptions près (notamment les Lamet), au même groupe ethnique, les Khmou. Ceux-ci constituent, avec les Palaung-Wa (sous-groupe linguistique auquel sont rattachés linguistiquement les Lamet mais également les Lawa du Nord de la Thaïlande ou les Wa de la frontière sino-birmane) et les Khasi (présents exclusivement en Assam) l’un des trois groupes môn-khmer du Nord dans la classification des langues austroasiatiques (Ferlus 1976). Les variations

---

6. L’endonyme *khmou* (homme, être humain parlant notre langue) est composé d’une syllabe principale *mou* dont la voyelle finale est glottalisée et d’une pré-syllabe notée *kh*. On peut également introduire un “a” court entre le *k* aspiré et la consonne initiale de la syllabe principale, le mot s’écrivant alors *khamou*. Une telle transcription en deux syllabes s’avère phonétiquement assez exacte mais phonologiquement, c’est-à-dire d’un point de vue fonctionnel, la voyelle courte est absente. Une telle notation phonétique a été à l’origine de confusions au début de la période coloniale: le terme *kha*, avec une voyelle longue, signifiant assujetti, esclave ou sauvage en langue lao et les habitants des plaines utilisant régulièrement ce terme générique pour désigner les populations montagnardes môn-khmer, les premiers administrateurs français ont cru que les Khmou étaient des *kha mou*, des “sauvages Mou”.

dialectales au sein de l'ensemble khmou sont nombreuses et concernent soit certains mots spécifiques du vocabulaire, soit la présence ou l'absence de tons<sup>7</sup> (Ferlus 1976; Preisig *et al.* 1994). Elles ne correspondent cependant que très imparfaitement aux frontières désignées par les tmoï: un même dialecte peut être parlé par des locuteurs se considérant issus de tmoï différents et inversement, des variations dialectales peuvent être observées au sein du même tmoï. Ainsi parmi les populations parfois désignées par le terme *tmoï rok* (Khmou "rok") on observe selon les villages l'emploi de deux particules négatives distinctes: *khat* dans le district de Houn (province d'Oudomxai), *pe* (voyelle ouverte et courte) dans les districts de Nalè, Pa Oudom et Pak Tha (provinces de Louang Nam Tha et de Bokèo). De même, chez les populations khmou de la région de Louang Prabang, certaines utilisent le terme *al* et les autres celui de *am* comme particule négative.

Dans les recherches qu'ils mènent depuis une trentaine d'années au sein du département de Linguistique de l'université de Lünd<sup>8</sup> sur la langue et la culture khmou, les linguistes et les ethnologues suédois n'ont jamais remis en question l'idée avancée par Smalley en 1961 selon laquelle les tmoï constituaient des "sous-groupes" localisés au sein de la société khmou. Relevant la présence, dans la tradition orale, de mythes relatifs à un royaume khmou aujourd'hui disparu (le Müang Swa des chroniques lao), à un "roi khmou" et même à un "lignage royal" (notion également mentionnée par Ferlus, 1972), ils ont proposé de considérer les tmoï comme la réminiscence d'une ancienne organisation politique aujourd'hui disparue mais conservant une certaine valeur pour les Khmou eux-mêmes (Lindel, Samuelsson et Tayanin 1979). Tout en reconnaissant que les frontières géographiques des tmoï restaient relativement difficiles à établir, ils ont proposé une carte

7. Le processus d'émergence des tons entraîne la disparition progressive des mots à plusieurs syllabes et la disparition du contraste sonores/sourdes dans les consonnes initiales (les occlusives sonores par exemple ont tendance à devenir des occlusives sourdes avec un ton bas ou bien les nasales sourdes deviennent des nasales sonores avec un ton haut). À partir de ce critère, les linguistes distinguent deux ensembles de dialectes au sein des groupes khmou du Laos (Ferlus 1996): un dialecte "de l'Est" majoritaire sans tons avec quelques variations régionales mais relativement identique depuis Borikamsai au Sud jusqu'à Phongsaly au Nord et un dialecte de l'Ouest parlé à Oudomxai, Louang Nam Tha et Bokeo. Dans ce second dialecte, le processus d'émergence des tons semble particulièrement achevé chez les Khmou à l'Ouest de la Nam Tha (trois tons) et tout juste initié chez ceux situés à l'Est de cette rivière (deux tons seulement). Un troisième dialecte (également à tons) a été identifié chez les populations khmou de la province de Nan en Thaïlande mais son étude reste problématique car il y a apparemment plus de variantes à l'intérieur de ce dialecte qu'entre les deux dialectes majoritaires du Laos (Michel Ferlus, communication personnelle).

8. <http://www.ling.lu.se/research/profileareas/KammuResearch/index.html>

recensant sept d'entre eux (dont l'un constitué par le groupe lamet) dans le quart Nord-Ouest du Laos<sup>9</sup> (Lindell *et al.* 1982). La limite évidente de ce type de tentative réside dans le fait qu'aucune carte similaire n'a pu être dressée pour les régions de l'Est et du Centre du Laos et qu'en interrogeant les villageois khmou, il apparaît très rapidement que le nombre de tmoï est largement supérieur à sept et peut varier d'un interlocuteur à l'autre.

Par une approche moins localisée et plus systématique, Franck Proschan a pour sa part démontré qu'il était illusoire de vouloir attribuer à chaque tmoï un territoire précis. La liste qu'il dresse de l'ensemble des termes recueillis au Laos, au Viêt-nam, en Thaïlande et même aux États-Unis (Proschan 1997) montre clairement que le système des tmoï n'a rien d'une taxinomie stable que l'on pourrait reconstituer par une enquête extensive. Au contraire, plus le nombre de locuteurs interrogés augmente, plus apparaît le caractère multidimensionnel de ce système de classification: au lieu d'une relation simple d'identité entre un sous-groupe et son nom, on observe qu'un même sous-groupe peut être connu sous des noms différents en fonction du référent choisi (caractéristiques de l'habitat, du dialecte, du code vestimentaire) ou qu'un même nom peut désigner des sous-groupes géographiquement très éloignés; de plus, chaque locuteur peut considérer appartenir à un tmoï différent de celui que lui attribuent les autres. Les réactions souvent dubitatives ou amusées des villageois khmou lorsqu'une personne leur demande le nom de leur tmoï montrent la difficulté – voire l'impossibilité logique – qu'ils ont à utiliser ce terme à la première personne du pluriel en dehors d'un certain type de contexte: même ceux qui acceptent tel ou tel ethnonyme, par exemple lü ou khong, ne s'identifient pas spontanément comme Khmou lü ou Khmou khong. Par contre, ils sont souvent prompts à désigner les tmoï auxquels appartiennent leurs voisins en indiquant leurs particularités et l'origine du terme utilisé. Il s'agit donc d'identités attribuées plus que revendiquées, selon des échelles et des critères variables, le critère géographique n'étant qu'un des aspects de la classification.

La démarche adoptée par Proschan s'avère très pertinente pour montrer la nature multidimensionnelle, performative, de cette catégorie d'appartenance et toute l'ambiguïté qu'il y aurait à vouloir privilégier un type de "découpage" plutôt qu'un autre. Loin de permettre l'élaboration d'une classification stable et reconnue par tous les locuteurs, sa méthode montre qu'il est au contraire crucial de rapporter systématiquement chaque terme particulier à un contexte

---

9. À l'exception des Lamet, tous les autres tmoï désignent des populations khmou. Il s'agit des tmoï khouèn, lü, youan, khong, rok et ou.

local en dehors duquel il n'a plus le même sens. Paradoxalement, c'est justement en suivant cette dernière recommandation qu'apparaît le mieux la pertinence des données rassemblées par les chercheurs suédois: à une échelle locale, celle de la vallée de la Nam Tha, les différents tmoï forment bien un système d'identités territorialisées car les différents critères qui peuvent être utilisés pour les désigner coïncident en dernière instance avec le critère géographique.

Tous les villageois interrogés dans la partie supérieure de cette vallée (district de Nalè) s'accordent en effet pour dénombrer et localiser six tmoï, dont quatre exclusivement khmou: tmoï youan (Khmou youan), tmoï rok (Khmou rok) tmoï lü (Khmou lü) et tmoï khouèn (Khmou khouèn) et deux autres formés par des populations de langues palaung-wa, les Lamet (tmoï rlamét) et les Samtao<sup>10</sup> (tmoï samtao). Les aires attribuées aux différents tmoï convergent vers le centre de la haute vallée: sur la rive droite, trois tmoï se répartissent du Nord au Sud (khouèn, youan, rlamét) tandis que sur la rive gauche, la Nam Yang sépare les tmoï lü et rok. Comme il s'agit d'une territorialité antérieure au découpage administratif actuel, ses contours ne correspondent pas à ceux du district de Nalè: les Khmou youan, tout comme les Khmou khouèn et les Lamet sont également présents sur le plateau de Vieng Phou Kha (districts de Phou Kha et de Houeï Sai); de même, les tmoï lü et rok occupent tout l'espace montagneux séparant les vallées de la Nam Tha et de la Nam Beng (districts de Nalè, Beng, Houn et Pa Oudom). Les limites géographiques de chacun de ces tmoï sont assez bien connues et coïncident la plupart du temps, à l'exception du tmoï samtao, avec les lignes majeures du réseau hydrographique. Il s'agit souvent de zones vides d'habitants, dont la traversée nécessite parfois une journée de marche. De fait, les sentiers reliant les villages khmou aux villages de la vallée sont souvent mieux tracés et mieux entretenus que ceux reliant des villages montagnards appartenant à des tmoï différents.

Les membres de ces tmoï se distinguaient (ceci vaut encore aujourd'hui mais seulement dans les villages les plus reculés) notamment par leurs vêtements (vestes croisées courtes blanches chez les Khmou youan, bleues chez les Khmou lü, bleues avec broderie de couleurs vives chez les Khmou khouèn; longues chemises indigo descendant jusqu'aux mollets chez les Khmou rok), ou la forme particulière de leur coiffure: à Nalè, il est dit que les hommes khmou youan étaient autrefois les seuls à porter un chignon tandis que les hommes khmou rok se rasaient presque entièrement la tête à

---

10. Dans la partie basse de cette vallée, les villageois font également référence à un septième tmoï, le tmoï khong (les Khmou khong ou littéralement les Khmou du Mékong).

l'exception d'une touffe de cheveux sur le sommet du crâne. Les formes de l'habitat, celle de la vannerie (notamment les hottes) et des outils forgés diffèrent aussi d'un tmoï à l'autre. La multiplicité de ces marqueurs, qui constituent autant de registres de différenciation, ne remet pas en question l'existence d'un nombre localement limité de tmoï. Elle permet simplement de les nommer de plusieurs façons: par exemple, au lieu de distinguer les Khmou youan et les Khmou lü, un villageois de Nalè emploiera les expressions *tmoï klok* (ceux qui portent un habit blanc) et *tmoï lün* (ceux portant un habit indigo). En parlant des Khmou rok il pourra également les désigner par l'expression *tmoï vang* (ceux qui portent de longues chemises), les distinguant ainsi implicitement des *tmoï treal* (les sous-groupes à vestes courtes), ces derniers pouvant eux-mêmes être subdivisés ensuite à partir du critère de la couleur. Ainsi, contrairement à l'idée défendue par Proschan, la multiplicité des registres de différenciation ne remet pas en question leur convergence et leur superposition à l'échelle locale, ni le fait qu'un consensus existe au sein des populations khmou de la haute vallée de la Nam Tha sur la nature territoriale de ces frontières intra-ethniques. Cependant, il ne s'agit pas à mon sens des survivances d'une organisation administrative antérieure à la fondation du Lan Xang, hypothèse qu'aucune donnée historique ne permet véritablement d'étayer. L'origine de ce système d'identités territorialisées doit plutôt être recherchée dans l'empreinte laissée par les systèmes politiques tai dans cette région frontrière: il en constitue pour ainsi dire un décalque et en même temps, il indique le degré d'intensité des relations entre les populations khmou et tai.

### Les tmoï, empreintes des divisions politiques tai

Les montagnards du bassin de la Nam Tha sont connus dans les chroniques lao sous le nom de *kha kao*, littéralement les "anciens Kha" c'est-à-dire les populations qui furent chassées de Louang Prabang au moment de la conquête du pouvoir par les Lao et à propos desquelles les différents manuscrits s'accordent pour dire qu'elles se réfugièrent dans la région de Pak Tha: "ils habitaient les forêts sur les rives du Nam-Ta jusqu'aux Muong La et Ko et jusqu'aux frontières Lues, depuis que Koun-Là les avait chassés des bords du Mè-Nam-Khong" (Pavie 1898). Par la suite, Fa Ngoum déplaça la majorité des Kha kao (les chroniques mentionnent le chiffre de cent mille personnes) ne laissant sur place que trois groupes de vingt familles auxquels il attribua trois territoires distincts: "[Fa Ngoum] désigna vingt familles pour retourner habiter chacun des trois points suivants: Pou Koum, Pou Chomleng et Pou Kang" (Pavie 1898). En même temps qu'il faisait de ces populations les gardiennes des marges occidentales du royaume de Louang Prabang, le nouveau souverain posait donc les bases d'une organisation territoriale de cette région périphérique.

Ce type d'alliance entre les principautés taï et leurs marges montagneuses constitue un élément récurrent de l'histoire politique des régions du Nord. La conquête militaire puis l'intégration rituelle des vaincus y ont constitué la dynamique historique majeure tandis que la situation au Sud Laos est restée à la fois plus ambiguë et plus crispée<sup>11</sup> (Archaimbault 1973; Aijmer 1979). Au Nord, le modèle politique à la fois contractuel et hiérarchisé entre les populations des *müang*<sup>12</sup> et les groupes môn-khmer trouvait un écho dans l'interdépendance économique entre les zones de montagnes et les basses terres<sup>13</sup>. En conséquence, et bien que les marges montagneuses possèdent des dynamiques politiques propres, elles eurent tendance à se trouver "connectées" au système politique taï jusqu'à en faire parfois partie intégrante. Des chefs montagnards furent anoblis et le souverain lao leur accorda le droit de contrôler certaines régions frontalières

11. L'occupation lao et l'organisation sociale hiérarchisée qu'elle a apportée du Nord est restée dans le Sud sujette à une contestation rituelle et séculière: jusqu'à la fin du XIXe siècle, les montagnards môn-khmer effectuaient en pays lao des raids pour capturer des esclaves qu'ils revendaient de l'autre côté de la cordillère, en pays vietnamien, ou bien se révoltaient directement contre le pouvoir des Taï. On peut rappeler ici que Chao Anou, le dernier roi de la principauté de Vientiane, avait, avant sa révolte contre le Siam, gagné la confiance de ses dirigeants en les aidant à vaincre une rébellion austroasiatique dans le Sud Laos, ce qui lui avait permis par la suite de nommer son fils à la tête de la principauté de Champassak, avec l'accord de Bangkok, en 1819.

12. Modèle territorial caractéristique des sociétés taï, le *müang* est à la fois topocentré (le pouvoir "rayonne" à partir d'un centre rituel dans lequel réside le souverain) et segmentaire (le centre politique reçoit un tribut de cercles de pouvoir plus restreints organisés de façon similaire qu'il englobe et protège). Au Laos, le terme *müang* désigne aujourd'hui officiellement les districts (équivalents des départements français) mais il continue également d'être employé pour désigner le pays, au sens politique (*müang taï*, *müang lao*) ou culturel (*müang hao*: notre région).

13. L'opposition entre les contextes interethniques au Nord et au Sud du Laos est également en partie déterminée par la géographie. Au Sud du Laos, le peuplement est clairement réparti en deux grandes zones: à l'Ouest les plaines alluviales proches du Mékong et habitées par des riziculteurs lao, à l'Est, une large zone montagneuse exclusivement peuplée de groupes môn-khmer et coïncidant avec une frontière politique et culturelle majeure (populations de langue taï / populations vietnamiennes). Dans le Nord Laos par contre, les marges montagneuses sont elles-mêmes très fragmentées et constituent plutôt des "interstices" entre des chapelets de petits *müang*, chacun des versants majeurs d'un même massif étant placé sous le contrôle du *müang* occupant le bassin fluvial correspondant. Au gré des conflits entre puissances régionales, ces zones montagneuses ont pu constituer elles aussi des zones frontières ou bien simplement des "marges intérieures", des poches de peuplement non taï au sein d'une même principauté.

mais avec en dernier ressort la tutelle royale<sup>14</sup>. Ce système relationnel concerna en premier lieu les populations môn-khmer mais il fut suffisamment souple pour inclure également les immigrants les plus tardifs (montagnards miao-yao et tibéto-birmans).

Autonomes de fait, les montagnards devenaient également en période de conflit des alliés potentiels de choix, en mesure de renseigner une armée sur les mouvements des ennemis et même éventuellement de barrer le chemin à ceux-ci<sup>15</sup>. Ce rôle de “gardiens des confins” est attesté dans divers documents et pour des populations montagnardes très différentes. Sur le plateau de Vieng Phou Kha, à la suite de la déportation des populations taï en 1814, le prince de Nan avait nommé au sein des populations khmou et lamet trois *panya* avec pour mission d’administrer les villages, de surveiller les mouvements de population dans les plaines et d’organiser la récolte du miel et de la cire, produits envoyés vers Nan en signe d’allégeance<sup>16</sup>. Plus au Nord, dans la région de Phongsalay, le roi du Lan Xang s’était quant à lui assuré le soutien durable d’une population connue sous le nom de Phou Noï et d’origine tibéto-birmane. En reconnaissance des services rendus, le roi leur aurait confié le territoire qu’ils occupent aujourd’hui (Évrard 1998, 25). C’est dans ce contexte historique et géopolitique particulier que sont apparues au sein des populations khmou de la vallée de la Nam Tha deux oppositions ou lignes de fractures majeures permettant d’expliquer l’origine des termes utilisés encore aujourd’hui localement pour désigner les différents tmoï.

L’opposition fondamentale concerne les rives droite (Ouest) et gauche (Est) de la Nam Tha. Cette rivière constitua pendant longtemps une zone tampon entre populations culturellement très proches mais faisant allégeance à des principautés taï différentes. Les populations khmou de la rive droite (et au-delà jusqu’au plateau de Vieng Phou Kha) étaient liées politiquement aux

14. Les chefs montagnards anoblis portaient le titre de *panya* ou celui, immédiatement inférieur, de *pya*. Une des particularités des régions septentrionales était que n’importe quel habitant, quelle que soit son origine ethnique, pouvait obtenir le titre de *panya* tandis qu’au Sud du pays, seuls les membres des familles issues de la noblesse lao pouvaient l’acquérir.

15. Les périodes de conflits entre les principales puissances régionales entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et celle du XIX<sup>e</sup> ont contribué à renforcer cette autonomie. Dans la région du haut Mékong, les armées siamoises avaient massivement déporté vers la rive droite du Mékong les populations taï de Vieng Phou Kha et de Müang Sing mais laissé intacts les villages installés en altitude: “La plaine de Muong [Müang] Sing était déserte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, seuls quelques villages montagnards occupaient les hauteurs” (Lacroze 1994, 6).

16. Extraits du Journal de voyage de Lefèvre-Pontalis et de Macey de Louang Prabang à Xieng Khong sur le Mékong, Archives du ministère français des Affaires Étrangères, Affaires diverses et Politiques 1815-1896, tome IV, volume 11.

Taï youan de la principauté de Nan (vassale du Lan Na, puis du Siam) d'où les noms de Khmou youan ou autrefois de *kha youan* – on trouve aussi (Lefèvre-Pontalis 1902) la transcription Kha Younes. Les Khmou de la rive gauche qui, eux, faisaient allégeance au souverain de Louang Prabang, étaient autrefois désignés par l'expression *kha lao*. En fait, il semble que dans la basse et la moyenne vallée de la Nam Tha (actuels districts de Pak Tha et de Pa Oudom), l'influence de Louang Prabang s'exerçait de chaque côté de la Nam Tha jusqu'à la ligne de crête principale surplombant la rive droite qui marquait la limite avec la principauté de Xieng Khong, vassale de Nan<sup>17</sup>. Par contre, dans la haute vallée, cette influence ne semble pas avoir été maintenue, principalement en raison de l'absence le long des berges de villages lao qui auraient pu relayer l'influence de Louang Prabang<sup>18</sup>. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la vallée de la Nam Tha constitua en effet dans sa partie haute une région exclusivement khmou (et lamet dans sa partie basse). Aucun village n'était installé près des berges et seuls quelques piroguiers lao venaient commercer au moment de la décrue, entre octobre et décembre (Izikowitz 1951). Aujourd'hui encore, les villageois khmou constituent près de 80% de la population totale, sans compter les localités où ils vivent mélangés à des Lao ou à des Lü<sup>19</sup>. Le fleuve a donc constitué ici pendant longtemps une sorte de zone neutre entre deux territoires khmou sous allégeance politique différente, et un axe de transport utilisé épisodiquement par quelques montagnards pour commercer avec les villages lao de l'aval.

17. Le village de Pak Tha, à l'embouchure de cette rivière avec le Mékong servait avant la colonisation française de poste de douane. En aval de ce point, le cours du fleuve était divisé en *mün* et se trouvait sous administration lao, y compris la Nam Tha elle-même. En amont par contre, le régime fiscal et douanier changeait de nature et était contrôlé par les Siamois (Lefèvre-Pontalis 1902, 100). Aujourd'hui, Pak Tha est redevenu un poste douanier majeur ainsi qu'une base militaire. Il existe toujours quinze *mün* (nommés Lok, Seuang, Han, Tan, Hang, Nang, Phat, Krong, Teuan, Têt, Lè, Sít, Teun, Tôm, Daï) entre Louang Prabang et Pak Tha, mais également deux autres (*dan* et *than*) entre Pak Tha et Houeï Saï. Un *mün* correspond au trajet parcouru à contre-courant à la perche ou à la rame pendant que brûle un *mün* de cire (environ douze kilogrammes).

18. Andrew Walker (1999, 31) propose une carte des divisions territoriales dans la région du haut Mékong à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La limite de ce type de tentative réside dans le fait qu'il n'existait pas à l'époque véritablement de "frontières" et qu'une même zone pouvait être revendiquée simultanément par plusieurs principautés concurrentes.

19. Ainsi, et à titre d'exemple, sur les cent douze unités villageoises que comptait le district de Nalè en 1998, soixante-dix d'entre elles étaient peuplées exclusivement de Khmou et situées dans les zones montagneuses; six autres, à l'extrémité Sud-Ouest du district étaient également implantées en montagne mais leurs habitants revendiquaient une identité lamet. Sur les trente-six localités restantes, toutes implantées près des berges, vingt-trois étaient composées soit exclusivement de populations khmou, soit de populations khmou mélangées à des populations taï. Dans les deux cas, il s'agissait de localités récentes, créées après 1975.

À cette opposition Est/Ouest vient s'ajouter une opposition entre les régions de l'aval et celle de l'amont. La limite entre ces deux zones coïncide plus ou moins avec la région de rapides qui sépare la plaine de Louang Nam Tha de l'actuel district de Nalè. En aval de cette limite, la région restait relativement facile d'accès pour les piroguiers lao et dépendait politiquement soit de Louang Prabang, soit de Nan à partir des premières hauteurs de la rive droite. Les régions de l'amont par contre n'étaient reliées aux autres vallées que par des pistes muletières; elles étaient de plus contrôlées par des populations khmou faisant allégeance aux principautés lü des Sip Song Panna. Cependant, même dans ces régions de l'amont, une distinction entre la rive droite et la rive gauche était maintenue. À l'Ouest de la rivière, les villages montagnards appartenaient au tmoï khouèn. Le terme *khouèn* est l'équivalent chez les Lü de *tasèng* en langue lao et désignait autrefois les circonscriptions périphériques des müang formant la confédération des Sip Song Panna (Lemoine 1997, 187). Comme les *tasèng* dans les régions lao, les *khouèn* disposaient d'une grande autonomie et étaient placés sous le contrôle de chefs montagnards (*hō khouèn*). Sur la rive gauche par contre, les villageois khmou sont désignés non plus par l'ethnonyme *khouèn* mais celui de lü (tmoï lü). En fait, et bien que dans les deux cas, une allégeance ait été historiquement portée aux principautés lü des Sip Song Panna, les régions de l'Ouest étaient placées dans l'orbite de Müang Sing<sup>20</sup>, les régions de l'Est dans celle de Müang La [Mengla]. L'influence de cette seconde principauté lü s'exerçait apparemment plus loin vers le Sud que celle de Müang Sing car, dans l'actuel district de Nalè, les montagnards considèrent que le tmoï lü englobe toutes les localités de la rive gauche jusqu'au niveau de la rivière Yang (*nam yang*), au centre de l'actuel district de Nalè.

## Les tmoï, un continuum relationnel

Si l'histoire politique régionale permet d'expliquer le système territorial formé par les tmoï dans cette région, elle ne semble pas d'une grande utilité pour comprendre l'origine d'ethnonymes plus atypiques, notamment ceux de rok (on trouve également les transcriptions *hoc* ou *hok*) et de samtao. Le premier terme désigne une population de langue khmou tandis que le second s'applique à une population affiliée linguistiquement aux Plang et aux Lawa (famille môn-khmer, branche palaungique) présente à la fois au Laos et dans l'État shan de Birmanie (Howard & Wattana Wattanapun 2001, 46).

---

20. L'allégeance de Müang Sing a varié au cours des siècles. La principauté fut rattachée à celle de Nan en 1814.

Le terme rok est employé aujourd'hui dans le district de Nalè pour désigner les populations de langue khmou installées sur la rive gauche de la Nam Tha et au Sud de la Nam Yang. Plus largement, le terme est employé pour désigner l'ensemble des populations khmou occupant le massif montagneux situé à l'intersection des actuels districts de Beng, Houn, Nalè et Pa Oudom. Il est rejeté par ceux auxquels on l'attribue en raison de sa signification péjorative de "sauvage", "reculé", "attardé", "inférieur"<sup>21</sup> de sorte qu'une "région rok" peut être dessinée de l'extérieur mais qu'elle perd toute consistance dès lors que l'on interroge ses occupants. Ni la linguistique (présence de variations dialectales), ni l'étude de la culture matérielle (à l'exception peut-être des formes de vannerie, qui présentent une remarquable homogénéité) n'apportent vraiment d'indications satisfaisantes pour déterminer des "marqueurs" de l'identité rok. Si l'on tente, à l'échelle de la haute vallée de la Nam Tha, de dresser un inventaire des caractéristiques qui lui sont associées, on s'aperçoit qu'elles renvoient généralement à une position d'infériorité<sup>22</sup>, à un manque ou une absence, à une pauvreté relative aussi: architecture réputée plus sommaire, absence de tissage et de broderie, rareté des bijoux, etc. Les pipes en argent notamment, que l'on trouve chez les Khmou de la rive droite et qui sont considérées comme des bijoux transmis de mère en fille, sont très rares au sein du tmoï rok. Là, la pipe traditionnelle était confectionnée à partir de racines et seul son tuyau était éventuellement décoré avec du métal<sup>23</sup>. Il est probable que ce type d'objet ait été très répandu par le passé et que la pipe en argent se soit imposée tardivement comme symbole de coquetterie et d'aisance chez les populations où les activités commerciales avaient favorisé la circulation de monnaie métal. Ce type de bijoux étant dans la plupart des cas issu de la transformation des anciennes piastres indochinoises, il faut sans doute voir dans cette absence la conséquence historique de la mauvaise intégration du territoire rok dans les réseaux commerciaux régionaux.

De fait, lorsque l'on superpose la carte des différents tmoï telle qu'elle est établie par les villageois et celle des anciennes pistes caravanières, on remarque que les tmoï khouèn, lü et youan étaient traversés par tout un réseau de pistes, l'une d'entre elles reliant notamment Vieng Phou Kha à Müang La en passant par le petit hameau de Sop Ngim. Ce dernier se trouvait

21. En Chine, on distingue les Wa "cuits", influencés par les populations des plaines et les Wa "crus", encore isolés, que les populations tai nomment localement Wa "rok" (Lu Hui, communication personnelle).

22. Un proverbe entendu dans les villages khmou rok de Müang Houn indique que les rok sont les serviteurs, ceux à qui l'on ordonne et qui exécutent. Le proverbe lui-même est difficilement traduisible: *Cüang mork, rok tang / Cüang mork rok hor*.

23. Une photo contenue dans les notes de Raquez (1902, 227) montre des pipes de ce type.

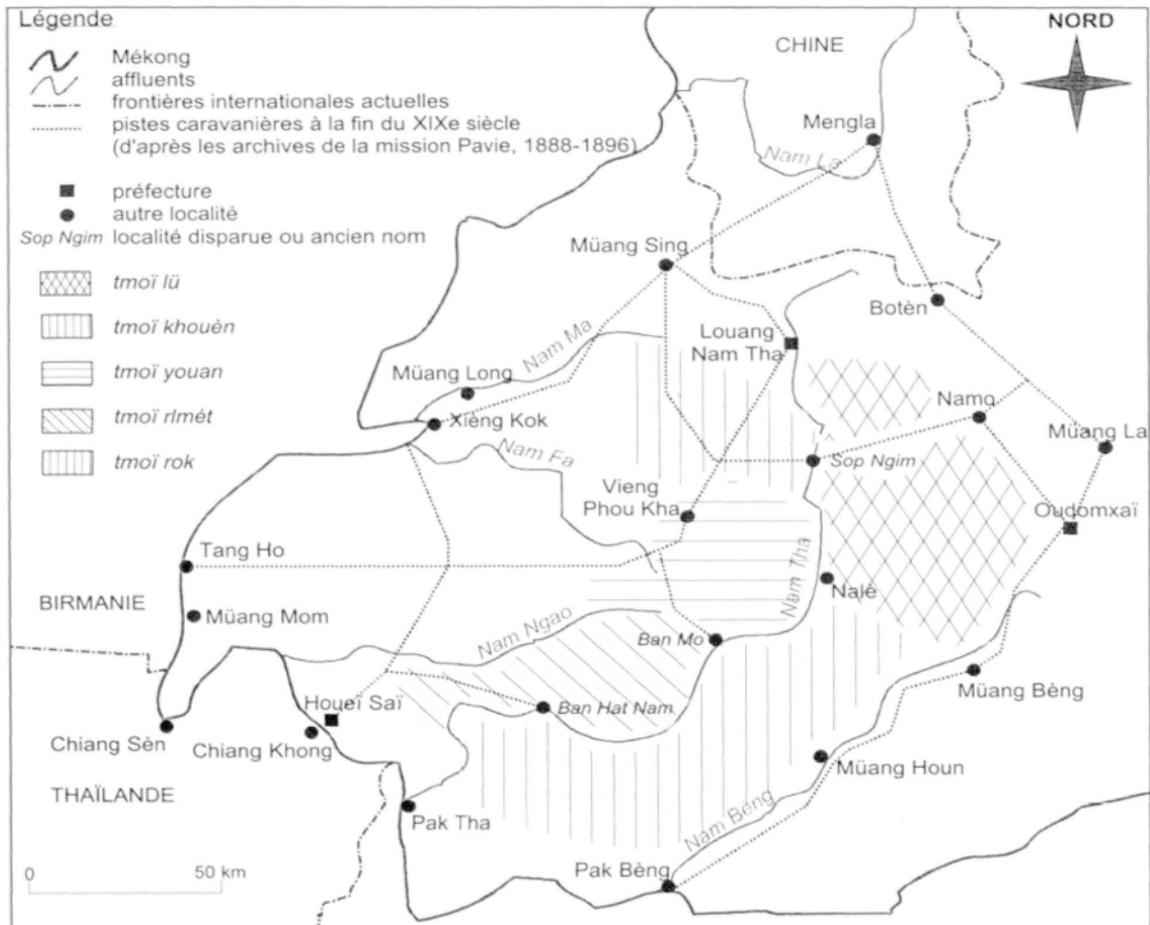
au confluent de deux affluents importants de la Nam Tha venant l'un de Namo, l'autre du plateau de Vieng Phou Kha, juste en aval de la série de gros rapides qui, à l'époque, empêchaient les pirogues de rejoindre Louang Nam Tha. Sans constituer un carrefour majeur du commerce régional, ce hameau possédait une importance suffisamment grande pour que les caravaniers chinois y établissent un poste permanent où hommes et montures pouvaient se reposer<sup>24</sup> (Lefèvre-Pontalis 1902, 144). Depuis cet axe commercial principal, plusieurs pistes secondaires connectaient également les villages de Nalè et de Môm (l'actuel Ban Donethip) sur la rive droite: lors de la saison des pluies, ces pistes secondaires permettaient aux caravanes chinoises venant de Müang Sing de bifurquer vers l'Est après Vieng Phou Kha et d'emprunter la Nam Tha pour descendre vers le Siam et Louang Prabang. De ce fait, les tmoï lü, khouèn, youan et même rlamét étaient connectés au commerce régional, tandis les populations khmou de la rive gauche se trouvaient plus isolées. De cet isolement et de ses conséquences dérive vraisemblablement le nom de rok qui leur est attribué.

Le tmoï samtao représente un cas inverse à celui des rok à double titre: en premier lieu, il ne correspond pas à une région précise dans le district de Nalè et ne compte que quelques membres pour la plupart disséminés dans des villages différents; deuxièmement, il désigne une population autrefois réputée pour son intégration politique et économique. D'après les villageois interrogés dans le district de Nalè, cet ethnonyme, tiré de la langue taï, signifie "ceux qui parlent trois langues", c'est-à-dire leur langue propre, le khmou et le dialecte taï des régions qu'ils occupent. Eux-mêmes revendiquent le nom de *toumok* (montagnard) et considèrent que samtao était autrefois une catégorie essentiellement politique. Le terme semble effectivement avoir désigné au cours du XIX<sup>e</sup> siècle une entité politique semi-autonome dépendante de la principauté de Xieng Tong (rive birmane du Mékong) et peuplée de populations dites *doi*, ethnonyme que l'on rencontre encore aujourd'hui dans la partie Nord-Ouest de Louang Nam Tha. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le Müong Samtao<sup>25</sup> [Müang Samtao] comptait environ 10 000 personnes. Il était connu dans toute la région pour être un lieu de

24. Cette importance ne s'est jamais démentie, même lorsque le dépeuplement de certaines régions durant le conflit et l'introduction de pirogues à moteurs ont entraîné l'abandon des anciennes pistes muletières: aujourd'hui, le site est occupé par le village de Hatjalla, bureau de douane du district de Nalè et lieu sur lequel se rassemblent périodiquement tous les villages montagnards alentours pour échanger leurs produits.

25. Dans les documents des premiers explorateurs ou administrateurs occidentaux, les régions montagneuses formant des dépendances semi-autonomes des principautés taï sont souvent appelées müang [ou müong] alors qu'elles possédaient des noms distincts.

## Carte 2

Population khmou et réseaux commerciaux régionaux au XIX<sup>e</sup> siècle

fabrication d'armes à feu à partir de barres de fer apportées par les caravaniers chinois: "les Doï Samtao produisaient 3 000 fusils par an et en donnaient environ 200 au roi de Xieng Tong en signe d'allégeance" (Garnier 1885, 416). La mention de cet ethnonyme dans le district de Nalè montre que l'influence de la "région" samtao s'étendait relativement loin de son principal centre économique et politique. Les populations samtao ont cependant rarement formé des unités villageoises distinctes au Laos: elles semblent au contraire s'être déplacées le long des axes commerciaux principaux, puis mélangées avec d'autres populations austroasiatiques, soit avant, soit pendant la guerre<sup>26</sup>.

26. Dans le district de Nalè, quelques familles samtao vivent par exemple dans le village de Hatnalèng mais seuls leurs membres les plus âgés revendiquent encore cet ethnonyme, les autres se considérant désormais comme des Khmou.

La difficulté à appréhender les tmoï comme des “régions” véritables provient donc surtout du fait qu’il ne s’agit pas d’une catégorie désignant une organisation politique supravillageoise propre à ces populations. Les tmoï ne prennent une connotation territoriale que dans leur relation à l’identité taï localement dominante, dont ils s’imprègnent plus ou moins profondément. En d’autres termes, des régions de taille variable prennent corps en formalisant de façon spécifique leurs rapports avec l’environnement politique et en développant (ou non) certaines spécialisations économiques ou certains traits distinctifs. Le cas des Khmou rok peut apparaître atypique mais il s’agit du même schéma relationnel, nommé seulement de façon négative: ce tmoï se définit par ce que l’on pourrait appeler un “déficit relationnel”, c’est-à-dire par une moindre imprégnation des schémas culturels et politiques taï, tandis qu’à l’inverse, l’appellation samtao renvoie (pour les habitants du district de Nalè en tout cas) à une “propension relationnelle” s’appuyant notamment sur une spécialisation économique. Au-delà de leurs différences linguistiques, les populations dites rok et les populations dites samtao constituent deux cas symétriques dans un même système territorial, ou en d’autres termes, les deux extrémités d’un même continuum relationnel qui, représenté sous la forme d’un axe, contiendrait aussi les autres tmoï (rlamét, khouèn, youan ou lü), placés en positions intermédiaires.

## Tmoï et variations des formes de l’organisation sociale

En raison du peu d’études menées dans cette région avant et pendant la colonisation, il est difficile de savoir jusqu’à quel point ces dynamiques relationnelles influençaient les formes locales de la vie sociale et politique et inversement comment ces dernières contribuaient à pérenniser ou à accentuer les différences entre tmoï. Bien que toutes les populations môn-khmer de cette région partagent la même organisation sociale<sup>27</sup> et des modes de subsistance presque partout identiques (prépondérance de l’agriculture sur brûlis), certains indices laissent à penser qu’il existait au sein des tmoï de l’Ouest de la Nam Tha des formes embryonnaires de hiérarchisation des statuts, formes absentes ou très atténuées chez les Khmou rok. Chez ces derniers, aucun chef local n’a jamais porté un titre honorifique décerné par un prince taï alors que le cas est attesté pour les populations khmou khouèn, khmou youan et samtao. Par ailleurs, il semble que les villages khmou rok n’ont jamais connu une différenciation sociale aussi nette que celle observée

27. Patrilineages localisés, mariage préférentiel avec la cousine croisée matrilatérale, absence d’autorité politique supravillageoise notamment.

par Izikowitz chez les Lamet, où des dignitaires locaux nommés *lem* occupaient, une position localement dominante<sup>28</sup> par opposition aux gens du commun (*to*).

Il s'agit cependant de variations plus que d'oppositions radicales et il serait hasardeux de vouloir appliquer à la notion de *tmoï* une analyse similaire à celle développée par Leach (1972) à propos des Kachin. En effet, ni chez les Khmou ni chez les Lamet n'existent des catégories équivalentes à celles de *gumsa* (sociétés aristocratiques) ou de *gumlao* (sociétés égalitaires) chez les Kachin. Certes, dans les deux cas l'influence du modèle social taï explique l'apparition de hiérarchies sociales se reflétant notamment dans le rapport lignager à la terre, mais les inégalités ne se "crystallisent" pas aussi nettement dans la société khmou ou lamet que dans la société kachin. De plus, on ne trouve nulle trace de compétitions exacerbées entre des chefs entourés de partisans et se livrant à des actions de vendetta: l'histoire locale est plus souvent celle d'une cohabitation ou d'une succession pacifique que d'une lutte armée entre factions rivales<sup>29</sup>. Ces limites posées, plusieurs indices semblent indiquer que les tendances à la hiérarchisation qui ont marqué l'organisation sociale de certaines populations môn-khmer de la Nam Tha sont apparues selon des modalités similaires à celles observées chez d'autres groupes montagnards de la région, c'est-à-dire principalement par l'organisation économique et politique de l'interdépendance entre les *müang* et leurs marges montagneuses. Deux éléments apparaissent particulièrement déterminants.

D'une part, le rôle joué par le commerce du fer dans l'organisation des systèmes sociaux localisés. Les Khmou (mais ceci vaut également pour les Lamet) affirment avoir toujours été dépendants d'autres populations pour l'obtention des barres de fer qui sont chauffées puis travaillées dans les

28. Izikowitz (1951, 116) observait dans les années 30 que les hommes lamet ayant acquis suffisamment de biens de prestige au cours de leur vie devenaient *lem* lors d'une cérémonie nommée *toukti* organisée en leur honneur par les autres *lem* de la localité. Les prérogatives des *lem* concernaient surtout le domaine foncier (ils obtenaient facilement des terres proches du village lors de l'allocation annuelle des parcelles) et juridiques (ils statuaient sur les disputes et percevaient parfois, à titre d'intermédiaires, une partie des amendes infligées à l'une ou l'autre des parties en conflit). Ils constituaient en quelque sorte un groupe de notables villageois mais leur statut n'était pas héréditaire et à chaque génération, une certaine mobilité ascendante et descendante était observable. Les *lem* signalaient leur statut par l'emprunt de certains symboles de pouvoir, notamment des symboles vestimentaires (turban, parures d'argent), aux chefs d'origine taï.

29. Lefèvre-Pontalis (1902, 140) notait cependant lors de sa remontée de la Nam Tha en 1894: "Les Khas qui obéissent à Louang Prabang sont appelés les Khas Lao, tandis que ceux qui étaient jusqu'alors placés sous l'autorité des Younes [Taï-Youan] portent le nom de Khas Younes [Khmou youan]: il y a souvent des querelles entre eux pour la jouissance de certaines terres".

villages. Le métal était obtenu soit auprès des piroguiers taï qui remontaient le fleuve depuis Pak Tha, soit auprès d'autres groupes montagnards et notamment auprès de ceux connus sous le nom de samtao. Comme je l'ai indiqué précédemment, la fonte de minerai et la confection d'objets métalliques plus ou moins sophistiqués, comme les fusils notamment, semblent être intimement liées à l'identité collective de ce groupe. Dans la plupart des villages rok dans lesquels j'ai enquêté, les pots métalliques coniques utilisés pour la cuisson du riz gluant étaient jusqu'au début des années 60 fabriqués et achetés dans un village samtao sur l'autre rive de la Nam Tha. Les Samtao possédaient une organisation sociale relativement hiérarchisée au sommet de laquelle se trouvaient des chefs locaux anoblis par les dirigeants de Xieng Tong, auxquels ils étaient alliés. Au sein des populations khmou dépendantes de ces spécialistes régionaux pour leur approvisionnement en métal, une tendance à la hiérarchisation était également observable mais sous une forme embryonnaire: dans les villages khmou rok, il est dit que le prêtre villageois (*lkoun*), membre du lignage fondateur, était autrefois également le seul forgeron du village. Par cette maîtrise rituelle d'une activité indispensable à l'agriculture, associée à un droit de ban<sup>30</sup> sur l'organisation du cycle agricole (Évrard 2001, 231), il était en mesure d'exercer un certain contrôle sur l'économie villageoise. Le lignage fondateur cumulait ainsi des prérogatives rituelles et des prérogatives économiques.

Plus important encore apparaît le rôle des migrations temporaires des jeunes hommes khmou et lamet vers les exploitations forestières du Siam et de Birmanie, migrations qui ne furent interrompues qu'à la fin des années 60. Par l'enrichissement rapide qu'il permettait et par les idées nouvelles dont il facilitait la diffusion, l'exil temporaire a exercé une influence profonde sur les dynamiques locales du changement social. Sur ce point également, les enquêtes réalisées dans le district de Nalè ont montré qu'il existait des différences sensibles entre les tmoï de la rive droite, où les villages étaient autrefois fortement concernés par ces migrations temporaires, et ceux de la rive gauche, spécialement le tmoï rok, où elles semblent avoir été moins fréquentes. Historiquement, l'apparition d'une classe d'hommes jeunes et relativement riches dont l'influence et le pouvoir répondaient à celui du prêtre villageois pouvait entraîner deux types de

---

30. La maison du prêtre villageois débute chaque phase du cycle agricole (défrichage, semailles, récolte). Par exemple, ce n'est qu'une fois la parcelle du prêtre défrichée que les autres maisonnées établiront à leur tour leurs essarts.

configurations politiques. Première possibilité, le pouvoir du prêtre entrerait en conflit avec celui d'hommes appartenant à une classe d'âge inférieure mais disposant d'un prestige suffisant pour contester sa légitimité politique<sup>31</sup>. Seconde possibilité, le prêtre parvenait à maintenir son statut et son poids politique et l'on se trouvait alors dans une situation où une hiérarchie relativement stable était instaurée entre d'une part les notables alliés au prêtre et de l'autre les gens du commun. Dans le premier cas, une concurrence se développait entre les tenants du pouvoir rituel et les "nouveaux riches" en quête d'une légitimation de leur statut au sein de la localité, avec comme conséquence à terme la scission du village en deux ou trois localités. Dans le second cas, le développement de tendances hiérarchiques pouvait s'effectuer parallèlement à un essaimage régulier pour compenser la croissance démographique et donner lieu à la naissance de plusieurs localités satellites regroupées autour d'un centre rituel. Une enquête toponymique approfondie permet de montrer que cette dernière tendance était plus fréquente au sein des tmoï de l'Ouest de la Nam Tha.

Toutes les localités khmou et lamet de cette région sont nées d'un essaimage d'une fraction de leur population vers un champ préalablement cultivé sur brûlis. Durant l'année agricole, les familles d'un même village vivent dispersées dans les essarts et forment des petits groupes d'entraide de taille variable (de trois à dix familles chacun). Ces groupes d'entraide présentent assez fréquemment certains traits sociologiques facilitant leur autonomisation vis-à-vis de la localité mère: appartenance à la même classe d'âge, cohérence matrimoniale notamment (Izikowitz 1951). Ces maisonnées cultivent des champs proches les uns des autres, coopèrent et échangent leur main d'œuvre lors des travaux les plus importants. À la fin de la récolte, il arrive qu'elles décident de fonder une nouvelle localité à proximité de l'un des essarts où elles ont collaboré. Cette localité porte d'abord le nom du village d'origine suivi d'un terme indiquant son caractère provisoire. Le mot *pang*, d'origine lao, est le plus fréquemment employé, par les administrateurs comme par les villageois, mais on trouve également celui de *ré* – essart en langue khmou. La nouvelle localité ne constitue un village à part entière (*koung*) que lorsqu'un prêtre villageois<sup>32</sup> (*lkoun*) a été choisi au sein des maisonnées fondatrices et qu'il a effectué un rituel pour l'esprit du village (*roï koung*), pour lequel un autel est érigé. Le nouveau

---

31. Izikowitz remarquait chez les Lamet que dans les villages fortement concernés par l'émigration temporaire des jeunes hommes, les *lem* étaient plus nombreux et l'autorité du prêtre villageois souvent amoindrie, à moins qu'il n'ait lui-même acquis le titre de *lem* (Izikowitz 1951, 347-348).

32. L'ancienneté d'un village est évaluée par les habitants en récitant les noms des différents *lkoun* s'étant succédé depuis la fondation.

village prend alors un nom différent du village d'origine, généralement un nom de lieu (les noms formés avec la racine *mok*, montagne, sont très nombreux) ou de propriété particulière d'un lieu<sup>33</sup> (type de végétation).

Il arrive donc qu'un même centre rituel (*koung*) soit composé d'au moins deux localités, l'une constituant le centre rituel, et l'autre pour ainsi dire une excroissance en voie d'autonomisation. En fait, les choses sont un peu plus compliquées que cela: certaines localités satellites peuvent conserver longtemps un nom marquant leur rattachement à la localité mère de sorte que le *koung* peut durablement constituer en un agglomérat de localités unies autour d'un centre rituel. Certains villages peuvent conserver le titre de *pang* très longtemps même lorsque leur population égale ou dépasse celle de leur localité mère<sup>34</sup>. Plus généralement, la localité centre et ses excroissances sont distinguées à l'aide de termes opposés les uns aux autres et ajoutés à une racine commune. Le mode sur lequel se construit une opposition peut être démographique, historique ou géographique et chacune des oppositions peut être exprimée soit en lao (sur les cartes officielles), soit en khmou, soit en mélangeant un terme lao et un terme khmou: le gros village (*nyai* en lao, *nam* en khmou) est opposé au petit (*noi* ou *nè*); le village du haut (*theung* ou *phe*) à celui de l'aval<sup>35</sup> (*loum* ou *tal*), l'ancien village (*kao* ou *prim*) au nouveau (*mai* ou *mé*). Lorsqu'un village est

33. Traditionnellement, un principe similaire prévaut dans les villages taï de la vallée de la Nam Tha: la construction des deux autels pour l'esprit du village et l'esprit du terroir (*phi ban phi müang*) auxquels est sacrifié annuellement un animal d'élevage, fait passer la localité (*pang*) au statut de village à part entière (*ban*). Cependant, dans la conception bouddhiste, seule la construction d'un temple permet en théorie ce changement de statut: lorsqu'une localité se constitue sur des terres gagnées sur la forêt et progressivement aménagées en rizières, la construction d'un nouveau temple nommé au départ *vat pa* (temple en forêt, ermitage) est l'acte fondateur du nouveau village par lequel il cesse d'être considéré comme une localité temporaire (*ban pa* ou *ban pang*) (Condominas 1998, 37-38).

34. Le village dans lequel Izikowitz a séjourné en 1938 s'appelait Mok Ala Pang Haï. Les deux premiers termes, qui semblent tirés de la langue khmou, désignent la montagne près de laquelle le village était implanté (ou bien celle auprès de laquelle était implanté le "village mère", l'auteur ne donne pas de précision sur ce point), littéralement "le mont Ala". Les deux mots suivants indiquent clairement les circonstances dans lequel fut fondée la localité, l'expression *pang haï* désignant les huttes temporaires construites dans les essarts. D'après Izikowitz, le village existait depuis environ une cinquantaine d'années au moment de l'enquête mais il s'était dissocié de la localité d'origine Mok Ala Louang (dans le nom de laquelle le dernier terme, qui peut être traduit par "majeur", "principal" ou "central", est tiré de la langue lao) bien auparavant, au moins un autre site ayant été occupé puis abandonné avant sa création (Izikowitz 1951, 53).

35. Le village du haut est généralement le plus ancien, ce qui indique que les villages montagnards ont tendance à essaimer des plus hautes crêtes vers les plus basses, par "bourgeoisements successifs", depuis une colline dominant les alentours.

constitué de plus de deux localités, deux configurations toponymiques sont possibles. Une opposition exprimée selon un mode géographique ou démographique peut être maintenue, avec l'ajout d'un troisième terme *kang* (en lao) ou *trti* (en khmou) signifiant "milieu", "intermédiaire" mais on trouve aussi des variations toponymiques plus imagées. Ainsi par exemple le village de Lava (le toponyme original semble être *lwa*) en région rok a donné naissance à plusieurs localités depuis sa création et l'une d'elle est nommée Lavè (*lwa vè*), *vè* signifiant séparer, couper en deux morceaux en langue khmou. La liste de villages donnée par Damrong Tayanin (1994, 45-48) contient aussi quelques exemples intéressants. On peut relever celui de Kon Salaï, village comprenant trois localités, deux d'entre elles satellites et distinguées selon leur taille (Kon Salaï Koung Nam et Kon Salaï Koung Nè) tandis que la troisième, la localité mère (Kon Salaï Koung Piak), est identifiée à une source<sup>36</sup>.

Toutes les listes de villages disponibles, anciennes et récentes<sup>37</sup>, montrent que le maintien d'une continuité toponymique entre vieux et nouveaux villages semble plus fréquent sur la rive droite que sur la rive gauche, où l'essaimage entraîne une distinction toponymique radicale. D'un point de vue khmou, conserver le nom du village d'origine signifie soit que la nouvelle localité ne possède pas d'autel indépendant pour l'esprit du village (*roi koung*), soit que cet esprit reste lié, subordonné, à celui du "village mère". Le prêtre de ce dernier conserve une prééminence rituelle et effectue la cérémonie pour l'esprit du village à la fois pour la localité la plus ancienne, dans laquelle il réside, et pour ses satellites. On se trouve donc en présence de hiérarchies rituelles plus affirmées au sein du tmoï youan<sup>38</sup> que dans les villages khmou rok. Cette situation correspond historiquement à une plus grande imprégnation du modèle politique taï et à des relations économiques plus denses avec les régions périphériques.

36. Le terme *piak* ne signifie pas exactement "source". Il renvoie plutôt à l'idée d'un trop plein, d'un écoulement continu depuis un bassin aménagé à côté d'une source.

37. Les données tirées du recensement de 1995 et des enquêtes menées par le ministère des Transports (enquête IRAP, Vientiane, 1997) peuvent être comparées avec celles données par Damrong Tayanin (1994, 45-48). L'auteur cite de mémoire les villages traversés lors d'une enquête réalisée pour le gouvernement lao en 1968. Ses données présentent le grand avantage de respecter la toponymie khmou et de la transcrire en phonétique internationale. Izikowitz (1951, 39-40) donne la liste de villages lamet recensés en 1938 dans la province du haut Mékong et dans la principauté de Louang Prabang.

38. Aucune donnée n'est malheureusement disponible pour le tmoï khouèn, dont l'aire d'implantation traditionnelle a été par ailleurs entièrement vidée de ses habitants.

La même remarque vaut pour le tmoï khouèn où l'influence taï a concerné à la fois la hiérarchisation de l'organisation territoriale et la diffusion du bouddhisme auprès des notables locaux (Lefèvre-Pontalis 1902, 147; Raquez 1902, 241).

## Héros et parias de la révolution: l'actualité des solidarités intra-ethniques

Qu'en est-il aujourd'hui du système des tmoï, après trente années de guerre et l'instauration en 1975 d'un régime communiste? Il apparaît en premier lieu que les nombreux déplacements de populations opérés par l'État au cours des vingt-cinq dernières années ont profondément modifié et atténué l'inscription territoriale des tmoï. Il existe désormais près des rives de la Nam Tha ou le long de la piste reliant Vieng Phou Kha à Louang Nam Tha des villages récents composés de populations khmou issues de tmoï différents, et parfois également de populations taï. Dans le même temps, certaines zones montagneuses, notamment celle correspondant autrefois au tmoï khouèn, ont été entièrement vidées de leurs habitants. Il serait cependant excessif d'en conclure que les tmoï subsistent uniquement sous la forme d'un folklore local détaché de toute référence territoriale<sup>39</sup>. L'appartenance aux tmoï a influencé, mais à des degrés divers selon les régions et les périodes, le déroulement du conflit d'indépendance dans la vallée de la Nam Tha et notamment le sens de l'engagement militaire des populations khmou. La position adoptée durant le conflit a déterminé par la suite les relations des villageois avec les nouvelles structures politiques et la marge de manœuvre qu'ils ont pu conserver face aux politiques volontaristes de développement rural initiées par l'État: les membres de certains tmoï ont davantage subi les contraintes du nouvel ordre social, les autres ont pu au contraire utiliser à leur profit les dynamiques de sa transformation.

À l'issue du coup de force des troupes japonaises en mai 1945, puis de la reconquête rapide du pays par les troupes françaises quelques mois plus tard, le Laos a connu presque trente années d'une guerre à la fois civile et internationale. Bien que le Nord-Ouest du pays n'ait pas été touché par ce conflit aussi durement que les régions frontalières du Viêt-nam, des combats

---

39. L'ouverture récente au tourisme contribue à "substantialiser" les tmoï, présentés souvent comme autant de groupes ethniques différents. Dans de nombreux hôtels de la ville de Houei Sai, des panneaux écrits à l'intention des touristes souhaitant remonter la vallée de la Nam Tha en pirogue (deux jours de navigation) indiquent que les voyageurs pourront voir de nombreuses minorités ethniques "lü, youan, lamet, rok et khouèn", reconnaissables à leurs costumes et leurs hottes.

s'y sont également déroulés et des bombardements aériens furent effectués par les Américains dans les dernières années de la guerre. Entre 1946 et 1954, les bataillons de chasseurs laotiens, sous commandement français, patrouillent un peu partout dans le haut Mékong pour tenter d'accrocher et de réduire les petits groupes "lao issara-vietminh" (ou LIV dans les rapports militaires de l'époque), souvent très mobiles qui effectuent de leur côté régulièrement des coups de main près des pistes muletières ou des postes militaires sous commandement français. Ces groupes de guérilla trouvent parfois un certain soutien, le plus souvent logistique, auprès des populations montagnardes, akha et khmou essentiellement, chez lesquelles ils commencent à diffuser les idées nationalistes. Un point intéressant relevé dans plusieurs rapports de mission concerne la méthode employée par les troupes coloniales sur le terrain: elles progressaient dans les zones montagneuses et encerclaient les groupes de guérilla en s'appuyant sur les hiérarchies locales et notamment sur l'attitude francophile de la plupart des chefs montagnards anoblis (*panya*), nombreux dans les tmoï youan et surtout khouèn. Inversement, certaines régions restaient presque impossibles à contrôler ou même simplement à traverser en raison de l'absence de coopération des populations locales: c'est le cas notamment des Khmou rok de la région de Müang Houn, mentionnés dans plusieurs documents sous l'appellation *kha khat*<sup>40</sup> et réputés refuser toute collaboration avec les autorités coloniales.

La situation reste cependant extrêmement changeante et on ne peut parler dès la fin des années 40 de fronts bien définis ni, en ce qui concerne les populations khmou, d'une adéquation entre appartenance à tel ou tel tmoï et sens de l'engagement militaire. Lors du coup de force japonais par exemple, deux officiers français trouvent refuge en région khmou rok pendant de longs mois. Ils y préparent des actions armées et réussissent à libérer, fin juillet 1945, deux opérateurs radio détenus à Müang Saï (Deuve 1966, 186). Inversement, des groupes lao issara resteront actifs jusqu'en 1960 sur le plateau de Vieng Phou Kha et dans la vallée de la Nam Ha, zones comprises dans les aires d'extension des tmoï youan et khouèn. Ils lancent des actions ponctuelles de harcèlement des postes militaires et montent également des embuscades. Au cours de l'année 1949, des accrochages ont lieu un peu partout dans la vallée de la Nam Beng, dans

---

40. Ce terme renvoie à la particularité linguistique déjà mentionnée à propos de certaines populations rok qui utilisent *khat* comme particule négative.

celle de la Nam Tha<sup>41</sup>, ainsi que plus à l'Ouest, dans les régions de Müang Sing et de Tone Pheung, où les rebelles s'infiltrèrent depuis la Birmanie. En fait, les groupes de partisans lao issara ne visaient pas encore à cette période le contrôle permanent de régions entières mais seulement de petites zones suffisamment bien protégées situées à proximité des principaux axes de transport. De cette manière, ils pouvaient perturber le monopole de l'opium imposé par le colonisateur français et financer leur armement<sup>42</sup>.

C'est au cours des années 50 et 60 qu'une ligne de front se constitue progressivement de part et d'autre de la Nam Tha avec pour limite septentrionale la vallée de la Nam Ha. Le 13 août 1950, la création d'un gouvernement de résistance (Pathet lao) – dont les membres occuperont tous les plus hautes fonctions après 1975 – se double de celle d'un front de résistance Nèo lao issara, qui deviendra Nèo lao hak sat (NLHS) en 1955, et de l'élaboration d'un programme politique en douze points. À partir de cette date, on peut dire que l'action militaire des groupes armés lao issara puis des troupes NLHS s'accompagne d'une action directe sur la vie des villages (premières tentatives de réformes de l'organisation du travail agricole) et de la diffusion systématique de l'idéologie marxiste-léniniste au sein des populations montagnardes, notamment par la construction d'une école dans chaque village contrôlé. En 1953, sous l'action conjointe des mouvements vietminhs et nèo lao issara, "vingt-sept zones d'opérations avaient été établies au Laos, principalement dans les régions frontières habitées par les minorités ethniques, au sein desquelles le recrutement du

---

41. Par exemple en janvier 1949, un sérieux accrochage entre les troupes de la 10<sup>e</sup> compagnie (bataillon de chasseurs laotiens) commandées par le lieutenant-colonel Gallibert et des troupes LIV sous le commandement d'un chef nommé Kay Ouan à proximité du village de Ban Mo, aujourd'hui nommé Ban Donethip, site calcaire sur lequel les grottes sont nombreuses (Archives militaires de Vincennes, dossier 10H5671).

42. Dans le Nord du haut Mékong, la situation militaire était particulièrement complexe, en raison des interférences avec le conflit entre les troupes communistes et nationalistes en Chine. Les éléments vietminhs et nèo lao issara présents en Birmanie orientale en avaient été chassés par les troupes du Guomindang. Ils s'étaient installés dans des villages lü, akha ou lentène à proximité de la piste Müang Sing - Müang Long, piste qu'ils attaquaient régulièrement, perturbant ainsi le trafic commercial entre le Yunnan, la Thaïlande et la Birmanie et s'assurant par là même certainement un approvisionnement facile en opium et en armes. Le fait que la France n'ait pas reconnu la République démocratique populaire de Chine rendait plus difficile le passage des caravaniers et favorisait les contacts entre éléments lao issara et l'armée communiste de Chine auprès de laquelle ils pouvaient trouver un soutien logistique. La piste reliant Müang Sing et Houei Saï par Vieng Phou Kha fut finalement fermée en 1951 suite à la décision des Chinois de ne plus autoriser le passage des caravanes venant des régions troublées. Cette interruption rendit difficile l'approvisionnement en sel pour les habitants de la province.

Pathet lao était particulièrement efficace” (Stuart-Fox 1986, 20). Dans le Nord-Ouest du pays, trois zones d’opération couvraient une partie du plateau de Vieng Phou Kha, le centre de la vallée de la Nam Beng et surtout la région de Namô (Deuve 1984, 35). Par la suite, les forces royalistes reprennent le contrôle du plateau de Vieng Phou Kha (à l’exception de sa partie Nord, notamment la vallée de la Nam Ha) mais les zones de la Nam Beng et de Namô s’étendent vers le Sud jusqu’à former une région entièrement sous le contrôle des troupes du NLHS et couvrant toute l’aire d’implantation des tmoï lü et rok (Deuve 1984, 96, 166 et 210).

Le succès des communistes lao à contrôler durablement cette zone montagneuse et à y recruter nombre de leurs soldats s’explique par l’existence de relations particulièrement conflictuelles entre les montagnards khmou lü et rok (auxquels il faut ajouter quelques villages hmong de la région de Namô) et les représentants tai de l’administration royale, pour la plupart des Lü et des Phouan. La mise en place durant le protectorat français d’un nouveau découpage territorial et d’un système de perception de l’impôt qui se voulait plus efficace avait donné un surcroît de pouvoir aux chefs tai, pourtant minoritaires dans ces régions<sup>43</sup>. Le mécontentement profond généré par ces réformes provoqua d’abord un peu partout une résistance passive, sous la forme d’une sous-estimation systématique du nombre d’habitants lors des recensements. Après les événements de 1945, puis au fur et à mesure de l’implantation des groupes lao issara, les tensions devinrent plus importantes. En 1953, un des responsables tai de Müang Beng est tué dans une embuscade alors qu’il tentait de se rendre dans les villages khmou malgré l’avertissement lancé par les principaux leaders locaux, qui lui avaient fait savoir qu’ils n’accepteraient désormais plus aucune collecte de taxes ni recherche de prisonniers enfuis sur leur territoire. En juillet 1954, un télégramme envoyé par le *cao khouèng* de Nam Tha aux autorités militaires de Louang Prabang indique que le massif montagneux qui sépare la Nam Beng de la Nam Tha, habité exclusivement par des Khmou lü et rok, “est viet à 100 %” et que “l’accès des villages montagnards est interdit aux gens des plaines<sup>44</sup>” jusqu’aux rives du Mékong.

---

43. La très faible présence française sur le terrain permettait aux intermédiaires locaux du pouvoir colonial de continuer à détourner à leur profit une partie des prélèvements effectués sur les montagnards tout en bénéficiant de l’effet “positif”, en termes d’efficacité, de la réforme engagée par le colonisateur. Traditionnellement, les notables tai bénéficiaient en effet d’un pourcentage, variable selon les régions, sur les sommes remises à l’administration royale. En 1907, les notables lü de Müang Hou (dans l’actuelle province de Phongsaly) bénéficiaient par exemple d’un abattement de 10% sur les sommes recouvrées (Archives du ministère des Affaires Étrangères, section Indochine, 1896-1917).

44. Archives militaires de Vincennes, dossier 10H5650.

L'opposition politique et militaire entre les régions de l'Ouest de la Nam Tha, sous contrôle majoritairement royaliste, et celles de l'Est, sous contrôle communiste, devient de plus en plus nette au cours des années 60. Les forces royalistes installent plusieurs camps militaires sur la rive droite et, suite à la prise de Louang Nam Tha en 1962 par les troupes du NLHS, bénéficient d'un soutien militaire renforcé de la part des Américains. Ces derniers bombardent à plusieurs reprises les hauteurs de la rive gauche, où des villages khmou lü et khmou rok abritent des postes militaires du NLHS. Pendant ce temps, dans la région de Vieng Phou Kha, des Bécets verts recrutent et forment pour la guerre d'embuscade des commandos pluri-ethniques composés majoritairement de Hmong et de Lahou mais dans lesquels on trouve également des Khmou (youan et khouèn) et des Lamet. Ces groupes paramilitaires mènent une série d'embuscades contre les troupes régulières NLHS et parviennent même à reprendre la ville de Nam Tha pendant quelques mois à la fin de l'année 1967. Bien sûr, il serait exagéré de considérer que dans tous les villages khmou et lamet de la rive droite de la Nam Tha, les hommes soutiennent massivement l'action des militaires anticommunistes. Ceux-ci ne rallient que quelques jeunes hommes dans chaque village et il s'agit plus d'un engagement de circonstance, guidé par la réalité des forces en présence sur le terrain et éventuellement par un intérêt financier, que de l'adhésion à un vrai projet politique, comme ceci fut le cas pour les populations khmou de la rive gauche<sup>45</sup>. Il n'en reste pas moins que les anciennes oppositions politiques entre les tmoï de l'Est et ceux de l'Ouest se trouvent réactualisées et transformées par le conflit: un grand partage est opéré entre "héros" (*vilasson*) et "ennemis" (*satou*) de la révolution qui conditionne désormais l'attitude de l'État vis-à-vis des populations locales.

Le résultat en est une permutation des "valeurs" attachées aux différents tmoï: les identités les plus "honorables" – car les plus imprégnées de la culture taï –, les tmoï khouèn et youan notamment, subissent directement la politique de sécurisation menée dans l'immédiat après-guerre. Inversement, le tmoï le plus isolé et le moins imprégné de la culture taï, le tmoï rok, celui dont le nom même marquait le mépris dans lequel ses membres étaient tenus, et aussi la crainte relative qu'ils inspiraient, devient étroitement associé dans le Nord Laos, à la victoire des troupes communistes et au nouveau régime. Relativement peu évoquée dans les discours des villageois, cette inversion hiérarchique s'inscrit par contre de façon tangible

---

45. L'accent était mis sur le projet national d'égalité et de mixité ethnique; par ailleurs les officiers recevaient l'ordre de traiter correctement leurs prisonniers afin de montrer une forme de supériorité morale et de faciliter les contacts avec les populations locales.

dans l'organisation politique locale mise en place par le nouveau régime. Si, durant la période précoloniale, les populations khmou khouèn et youan bénéficiaient d'une certaine reconnaissance politique en tant que "gardiennes des frontières", les nouveaux responsables locaux sont désormais majoritairement issus des tmoï rok et lü. À Nalè, tous les *cao müang* nommés depuis 1976 sont originaires du tmoï lü<sup>46</sup>. À l'échelon immédiatement supérieur, celui de l'administration provinciale, les Khmou rok sont majoritaires. Entre 1975 et 1998, les deux gouverneurs *cao khouèng* qui se sont succédé à la tête de la province de Louang Nam Tha étaient tous les deux originaires du même village, Ban Mokkaoud, situé dans la zone rok au sein du district de Nalè. Un phénomène identique s'observe dans les provinces d'Oudomxaï et de Bokèo: de nombreux membres de l'administration provinciale, et parfois ses plus hauts dirigeants, sont originaires de villages khmou rok situés dans les districts de Houn pour la province d'Oudomxaï et de Pa Oudom pour la province de Bokèo. Inversement, il est extrêmement rare de trouver, au-delà d'un certain niveau hiérarchique, des hommes issus de localités khmou youan, khouèn ou même de villages lamet<sup>47</sup>.

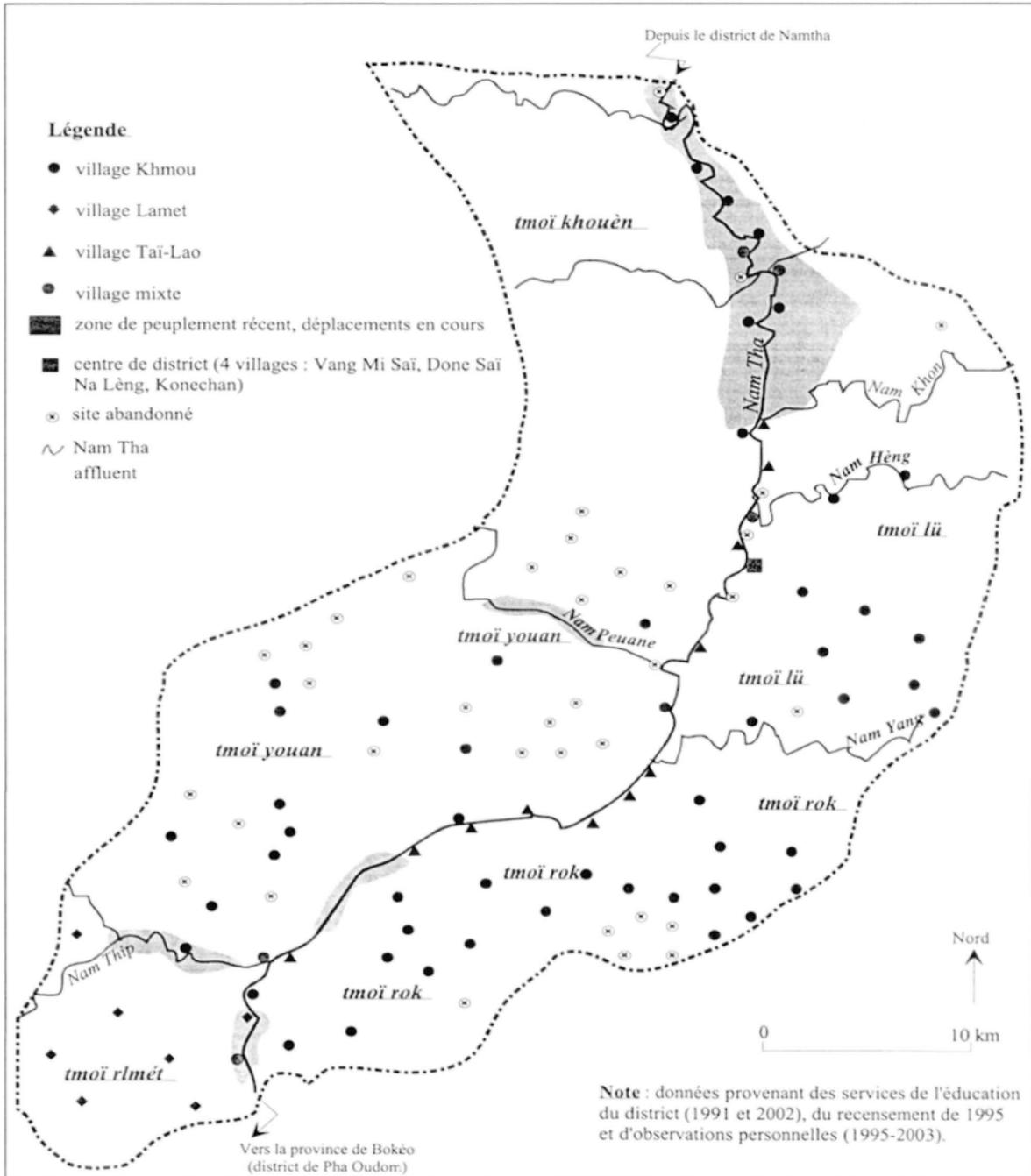
Cette réorganisation politique engagée à l'échelle des districts et des provinces trouve un prolongement logique dans la façon dont fut menée à partir de 1975 la "déterritorialisation" des groupes montagnards, élément central de la politique d'édification nationale et de développement rural du nouveau régime (Goudineau 2000). Dès la fin des années 60, les dirigeants communistes offrent un soutien logistique aux populations qui leur sont fidèles pour venir s'installer en plaine et prendre possession des rizières abandonnées par leurs occupants taï, essentiellement youan et lü. Plusieurs centaines de familles originaires de villages khmou rok s'installent ainsi dans les plaines de Houn, de Beng, d'Oudomxay et de Nam Tha. Quelques années plus tard, le retour des anciens propriétaires taï génère des conflits fonciers avec les nouveaux arrivants. Si ces derniers sont finalement, dans

46. Les choses changent cependant et pour la première fois depuis la fin de la guerre, un *cao müang* originaire du tmoï youan (région de Phoutin) a été nommé en 2001 dans le district de Nalè. Les membres de l'administration du district et les villageois rencontrés y voient la preuve que la période "d'insécurité" (embuscades ponctuelles tendues à des fonctionnaires du district) dans cette zone est désormais complètement révolue, ce qui n'était pas encore le cas cinq ou six ans auparavant.

47. Ceci apparaît surtout si l'on effectue une étude globale des organigrammes provinciaux mais reste peu visible si l'on s'en tient aux postes principaux. Dans la province de Louang Nam Tha, le poste de gouverneur est occupé actuellement par un Lao originaire de Nambak (province de Louang Prabang). Son premier adjoint est khmou rok, le deuxième taï dam et le troisième khmou youan.

## Carte 3

## Identités, territoires et déplacements dans le district de Nalè



la majorité des cas, obligés de redonner les rizières aux premiers aménageurs, leurs liens avec les membres de la nouvelle administration leur permettent de bénéficier de compensations substantielles, sous la forme par exemple de cheptels bovins<sup>48</sup> ou d'un projet international de développement (Évrard 2002). Dans le même temps, le maintien d'une guérilla anticomuniste sur le plateau de Vieng Phou Kha entraîne la relocalisation de nombreux villages khmou youan et khouèn, mais également lamet, yao et hmong. Contrairement aux déplacements évoqués précédemment, ceux-ci touchent des villages entiers et sont effectués sous la contrainte par les militaires. La plupart d'entre eux ont lieu entre 1977 et 1978 dans le cadre d'une vaste opération de sécurisation menée conjointement par des unités lao et vietnamiennes suite à l'assassinat du *cao müang* du district de Phou Kha. Les villages khmou youan et khouèn que l'on trouve aujourd'hui le long des berges de la Nam Tha, au Nord du district de Nalè, ont été déplacés dans ces conditions. Contrairement aux villageois khmou rok, ils furent installés dans des zones souvent inhospitalières, ne bénéficièrent d'aucune aide extérieure lors des premières années et de nombreux villages continuent de connaître aujourd'hui des conditions sanitaires et économiques fort difficiles (Évrard 1997). Le grand partage effectué par le nouvel État entre "héros" et "ennemis" de la révolution s'est donc traduit dans un cas par une déterritorialisation massive et brutale (tmoï youan et khouèn), dans l'autre par le maintien de territoires montagnards homogènes et par la création de réseaux familiaux et institutionnels les reliant aux zones de plaine (tmoï rok et lü). De tels contrastes ont contribué à renouveler, tout en les transformant, les oppositions entre les tmoï de l'Est et ceux de l'Ouest de la Nam Tha.

**E**n essayant de définir le "sens" des tmoï, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une catégorie ambivalente. D'un côté elle renvoie à un système multidimensionnel de classement des différences concernant exclusivement les populations môn-khmer. Simultanément elle correspond à des identités khmou localisées définies par le type de relations établies historiquement avec les principautés taï et/ou, par une formalisation spécifique des relations économiques avec les basses terres. La situation particulière de la vallée de la Nam Tha, zone tampon dans laquelle s'exerçait avant l'instauration du protectorat français l'influence

---

48. De nombreux hameaux installés le long de la route Müang Sing - Louang Nam Tha sont habités par des villageois khmou obligés de quitter la plaine principale de la province dans ces circonstances.

de plusieurs principautés concurrentes, a contribué, par “projection” territoriale, à cristalliser et à pérenniser les différences entre tmoï. De fait, les tmoï semblent moins nombreux et moins nettement territorialisés dans les autres régions du Nord Laos. Reste cependant que la situation observable dans la vallée de la Nam Tha offre un modèle intéressant à double titre. Sur le plan politique, elle montre comment les solidarités intra-ethniques – chez les populations môn-khmer mais également chez les populations tai et miao-yao – ont concrètement influé sur le déroulement du conflit d’indépendance et comment l’État créé à l’issue de ce conflit les a réactualisées et utilisées plutôt qu’il ne les a combattues. Deuxièmement, l’analyse “interactionniste” privilégiée ici pour expliquer l’origine de ces solidarités intra-ethniques

## Références bibliographiques

AIJMER, Göran

1979 – “Reconciling power with authority: an aspect of statecraft in traditional Laos”, *Man*, vol. 14 (nouvelle série), p. 734-749.

ARCHAIMBAULT, Charles

1973 – *Structures religieuses lao*, Vientiane, Vithagna, 241 p.

CONDOMINAS, Georges

1998 – *Le bouddhisme au village*, Vientiane, Cahiers de France, 230 p.

Damrong TAYANIN

1994 – *Being Kammu*, New York, Cornell South East Asia Program, 130 p.

DEUVE, Jean

1966 – *Guérilla au Laos*, Paris, Presse de la Cité, 345 p. (sous le pseudonyme de Michel Caply).

1984 – *Le royaume du Laos: histoire événementielle de l’indépendance à la guerre américaine*, Paris, EFEO, 387 p.

DODD, William

1923 – *The Tai Race*, Cedar Rapids, Torch Press.

ÉVRARD, Olivier

1997 – “New villages of Luang Nam Tha province”, *Resettlement and social characteristics of new villages in the Lao PDR*, Yves Goudineau (ed.), Vientiane, Unesco-UNDP, volume 2, p. 1-50.

peut être appliquée, à titre d'hypothèse, à d'autres régions reculées du Nord Laos. Un peu partout dans les hautes vallées de ce pays – par exemple dans la partie supérieure de la Nam Ou – s'observe en effet un foisonnement d'ethnonymes hybrides, tirés le plus souvent de la langue lao mais désignant des populations montagnardes à organisation segmentaire, de parler môn-khmer ou tibéto-birman. Plutôt que d'étudier chacune d'elles séparément, en essayant de définir ses "caractéristiques culturelles", il conviendrait de les considérer comme des catégories "charnières" au sein d'un même continuum relationnel.

\*\*\*\*\*

- 
- 1998 – "L'intégration politique et culturelle des ethnies minoritaires au Nord Laos: l'exemple des Phou Noï", *Péninsule 37* (nouvelle série), p. 23-43.
- 2001 – *Émergence de la question foncière et relations interethniques au Nord Laos: mobilités, rapports à la terre et organisation sociale dans quelques villages tai et khmou de la vallée de la Nam Tha*, thèse de doctorat, université Paris I, 496 p.
- 2002 - "Politiques de sédentarisation et relations interethniques: les termes de la question foncière au Laos", *Cahiers de l'Anthropologie du droit*, Paris, Karthala, p. 189-236.

FERLUS, Michel

- 1972 – "La cosmogonie selon la tradition khmou", *Langues et Techniques, Nature et Société: approche linguistique*, J. Thomas et L. Bernot ed., Paris, Éditions Klincksieck, vol. 1, p. 277-282.
- 1976 – "Un mythe khamou: l'origine des baguettes divinatoires", *Documents du Lacito*, vol. 1, Paris, p. 24-31.
- 1996 – "Évolution vers le monosyllabisme de quelques langues d'Asie du Sud-Est", Société de linguistique de Paris, séance du 26 novembre 1996, 6 p.

GARNIER, Francis

- 1885 – *Voyage d'exploration en Indochine*, Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 662 p.

- GOUDINEAU, Yves  
 2000 – “Ethnicité et déterritorialisation dans la péninsule indochinoise: considérations à partir du Laos”, *Autrepart* (14), p. 17-31.  
 2001 – “Tambours de bronze et circumambulations cérémonielles. Notes à partir d’un rituel kantou”, *BEFEO*, 87-2, p. 553-578.
- HOWARD, Michael et Wattana WATTANAPUN  
 2001 – *The Palaung in Northern Thailand*, Bangkok, Silkworm Books, 114 p.
- IZIKOWITZ, Karl Gustav  
 1951 – *Lamet: Hill Peasants in French Indochina*, AMS Press, Göteborg, 375 p.  
 1963 – “Expansion”, *Folk*, vol. 5, p. 173-185.
- LACROZE, Luc  
 1994 – *Monographie de deux provinces septentrionales du Laos: Phongsaly et Houa Khong*, Les Cahiers de Péninsule n° 1, Metz, Olizane, 134 p.
- LEACH, Edmund  
 1972 – *Les systèmes politiques des hautes terres de Birmanie*, Paris, Maspero, 399 p.
- LEBAR, F.; HICKEY, G. C. & MUSGRAVE, J. K. (ed.)  
 1964 – *Ethnic groups of Mainland South East Asia*, New Haven, Human Relations Area files Press, 288 p.
- LEFÈVRE-PONTALIS, Pierre  
 1902 – *Voyage dans le Haut-Laos et sur les frontières de Chine et de Birmanie* (Mission Pavie, tome V), Paris, Ernest Leroux, 326 p.
- LEMOINE, Jacques (éd.)  
 1997 – “Systèmes politiques des marches du monde chinois”, *Péninsule* 35 (nouvelle série), Metz, Études orientales / Olizane, 234 p.
- LINDELL, Kristina; Damrong TAYANIN, SVANTESSON, Jan Olaf and LUNDSTRÖM Hakan  
 1982 – *The Kammu Year: its lore, its music*, Lund, Scandinavian Institute of Asian Studies & Curzon Press, 191 p.
- LINDELL, Kristina; SAMUELSSON, R. and Damrong TAYANIN  
 1979 – “Kinship and Marriage in Northern Kammu Villages: The Kinship Model”, *Sociologus*, vol. 29, n° 1, p. 60-84.

NOTTON, Camille

1932 – *Annales du Siam*, 3 vol. (1926, 1930, 1932), Paris.

PAVIE, Auguste

1898 – *Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, Mission Pavie – Études diverses, tome II, Paris, Ernest Leroux, 453 p. + planches annexes.

PREISIG, Elizabeth; Suksavang SIMANA and Somseng SAYAVONG (ed.)

1994 – *Dictionnaire kmhmu'-lao-français-anglais*, Institut de recherche sur la culture lao, ministère de l'Information et de la Culture, Vientiane, 429 p.

PROSCHAN, Frank

1997 – “We are Kmhmu, just the same: Ethnonyms, ethnic identities and ethnic groups”, *American Ethnologist*, vol. 24 (1).

2001 – “People of the gourd: imagined ethnicities in Highland Southeast Asia”, *The Journal of Asian Studies* 60, n° 4 (novembre), p. 999-1032.

RAQUEZ, Alfred

1902 – *Pages Laotiennes*, Hanoï, F. H. Schneider éditeur, 537 p.

SMALLEY, William

1961 – *Outline of Khmu structure*, New Haven, American Oriental Society.

STUART-FOX, Martin (ed.)

1986 – *Laos: Politics, Economics and Society*, London, Pinter Rienner, 220 p.

WALKER, Andrew

1999 – *The Legend of the Golden Boat. Regulation, Trade and Traders in the Borderlands of Laos, Thailand, China and Burma*, Honolulu, University of Hawai Press, 232 p.

*Olivier Évrard*

Post-doctorant, université de Louvain